

Mon Cher Ami, avez-vous un peu moins froid? Sentez-vous enfin les approches du printemps à Paris, comme nous ici? Avez-vous retrouvé des conditions possibles de travail? Et alors que préparez-vous?

Je suis content pour vous que *Le Bouquet* soit annoncé pour paraître en mars. En somme cela s'est très vite passé. Puisque je n'ai porté le manuscrit à Paulhan qu'en mars 44. Et que vous n'avez même pas eu à intervenir. À combien doit-on tirer? 3 000? 5 000? Davantage?

Voyez, je ne suis pas aussi chanceux que vous. Je n'entends toujours pas parler de la réédition de *Quand vient* qui est pourtant officiellement décidée depuis des années.

Il est vrai que je ne me signale guère à l'attention des foules. Depuis 14 mois que je suis sorti des barbelés (déjà!) pas une seule ligne de moi n'a paru. Je reconnais que c'est, pour une grande part, de ma faute. Que voulez-vous, je n'ai pas le goût des écrits de circonstance, de l'article.

Si je me laissais aller, j'écrirais des choses très violentes, très dures. Je suis écoeuré de vivre en plein fascisme et de voir que la barbarie qui se fait torcher sur les champs de bataille a tout de même gagné son combat puisqu'elle a réussi à entrer dans les mœurs des pouvoirs et des masses. Alors, je me console en lisant votre journal (quand je peux m'en procurer un numéro, c'est-à-dire une fois tous les dix jours à peu près, puisque ni vous, ni Camus, n'avez pu réussir à m'en faire assurer le service malgré mes demandes réitérées. Je ne vous en fais d'ailleurs pas le reproche. Je suppose que des difficultés matérielles imprévues vous ont empêché de me donner satisfaction comme vous l'auriez voulu. Camus

lui-même, dans sa dernière lettre, m'assurait qu'il allait me faire faire ce service. Et puis, toujours rien). Donc, je me console de la pourriture des événements en lisant votre admirable journal. Au moins une équipe d'hommes libres qui s'élève contre le fascisme qui nous gouverne, qui ose faire de l'opposition ouverte. Ce que vous réussissez à dire très posément, très sagement c'est ce que je voudrais dire, moi, en ruant dans les brancards. Mais à quoi bon avoir des regrets? Je sais bien que je serais censuré par nos maîtres qui bafouent l'esprit et la liberté. Je me réserve pour plus tard. Ah! ils feront bien de la maintenir leur ignoble censure! Car s'ils commettent la maladresse de rétablir la complète liberté d'expression je ne mâcherai pas le morceau.

En fait de liberté, vous avez raison, en définitive il n'y a que celle que nous plaçons dans nos écrits.

★

Oui, je connaissais depuis assez longtemps l'adresse de ce vieil Étiemble par Paulhan. Merci tout de même. Je lui ai d'ailleurs écrit. Et j'attends de ses nouvelles. Avez-vous revu Yassu? Que fait-elle? Je me suis laissé dire qu'elle avait publié plusieurs livres aux É.U. et qu'elle y était un auteur presque célèbre. J'avais aimé son *Orange bleue*. Et vous?

★

Je suis actuellement épuisé moralement et physiquement. Ai fourni un trop gros effort tous ces derniers mois. Je n'aspire plus qu'au repos.

Affectueusement à vous deux

R. Guérin

53. CALET

COMBAT

DE LA RÉSTANCE À LA RÉVOLUTION
100, Rue Réaumur. – PARIS
Tél. : Gut. 80-60

Reçue le 6-3-45

Répondu le 7-3-45

4 mars 45

Cher ami,

Recevez-vous *Combat*? Camus m'a affirmé avoir donné des instructions pour qu'un service vous soit fait. Si le journal ne vous parvient pas, je ferai une réclamation.

Votre lettre m'inquiète. Rassurez-moi, dites-moi que vous êtes maintenant remis de votre fatigue. Votre vieille fatigue des camps d'Allemagne.

Moi aussi, je suis un peu découragé ces derniers temps. À la suite de deux articles récents sur l'immigration¹ (que vous avez peut-être lus), je dois subir la plus ignoble des offensives antisémitiques (par lettres anonymes). J'en suis stupéfait et écœuré; j'ai besoin d'un peu d'air frais. Qui eût pu croire que nous reverrions s'étaler cette abjection quelques mois seulement après la Libération?

On se remet à penser à une île lointaine, tranquille, inhabitée et inexistante.

¹ « Les lois de l'hospitalité », *Combat*, 17 février 1945, p. 1; « L'immigration et la natalité », *Combat*, 28 février 1945, p. 1. Tous deux sont repris dans *Contre l'oubli*, *op. cit.* Le courrier des lecteurs concernant ces deux textes est conservé à la bibliothèque Jacques-Doucet (dossier Ms 9357^{LT}.) Il est effectivement d'une rare violence.

Je corrige les épreuves du *Bouquet*. Le livre paraîtra en avril si la grève des imprimeurs ne se prolonge pas. Hirsch² m'a parlé d'un tirage de 5 000. Le prix serait de... 120 frs ! 120 frs l'exemplaire.

Dites-moi que vous avez repris le travail.

Nous vous serrons les mains avec affection.

Calet

² Louis-Daniel Hirsch, directeur commercial des éditions Gallimard de 1925 à 1940, fit également partie du Comité de lecture. Écarté de la maison d'édition sous l'Occupation, du fait qu'il était juif, L.-D. Hirsch vécut quelques années à Saint-Geniez par Montcuq. Il reprit ses fonctions chez Gallimard en 1944.

Mon Cher Ami, eh bien non, je n'ai jamais reçu un seul numéro de *Combat*! J'y avais même renoncé. Je pensais que c'était impossible. Et je le regrettais car les rares numéros que j'avais pu me procurer ici, dans les kiosques, étaient les seules feuilles où j'avais pu retrouver quelque chose de mes angoisses, de ma hargne. Si donc vous pouvez vraiment m'assurer ce service, faites-le vite. Je sens que la lecture quotidienne de *Combat* me fera du bien. Et merci d'avance. (Remerciez aussi Camus. Je suis persuadé qu'il avait effectivement donné des instructions pour ce service. Ce n'est pas de sa faute si on m'a oublié jusqu'à aujourd'hui. Et, à propos, comment va notre ami? Mieux, j'espère? Je suis sans nouvelles de lui depuis longtemps. Je n'ose le relancer. Je le devine si écartelé, si bousculé...)

★

Heureux d'apprendre, par vous, et incidemment, le retour de Hirsch à la N.R.F. Il y a des années que je ne l'ai vu. A-t-il vieilli?

Il y a donc aussi une grève des imprimeurs? (Je ne suis guère à la page, vous le voyez.)

120^f, *Le Bouquet*! Et combien donc y aura-t-il de pages? Cela m'intrigue. Dites-le moi vite. Cela me donnera une idée pour *L'Apprenti*. Dans quel format allez-vous paraître? J'ai horreur du grand format à la mode, celui de *L'Invitée*¹ ou d'*Aurélien*².

¹ Simone de Beauvoir, *L'Invitée*, Gallimard, 1943.

² Louis Aragon, *Aurélien*, Gallimard, 1944.

Tout de même, 5 000, ce n'est pas si mal comme tirage, en ces temps... J'attends donc avril avec impatience pour avoir le plaisir de vous lire, de vous... relire, plutôt.

Je suis navré de vous savoir exposé aux attaques de cette vermine hypocrite. C'est écœurant. Avoir toujours été, comme vous, la droiture, la sincérité, le désintéressement même, et se voir injurié comme ça... Oui, je conçois votre dégoût. Cependant, on ne peut pas l'empêcher. Il faut se taire. Ou, si l'on s'exprime, accepter l'âme sereine les insultes. Vous pensez à l'île lointaine... Bien sûr! Elle est en effet inexistante. Ici même, où je souhaite que vous puissiez venir passer quelques jours avec votre femme, comme je vous l'ai déjà demandé plusieurs fois, ce n'est guère brillant.

Je n'espère plus (et si peu!) que dans le vote. On verra enfin si le peuple a le courage de dire non! aux fascistes de sacristie qui nous mènent (on ne sait d'ailleurs pas comment ils sont arrivés au pouvoir et comment ils peuvent s'y maintenir).

★

J'ai achevé *L'Apprenti*, deux ou trois petites études. Je vivote. J'attends le printemps avec la passion du convalescent. L'hiver a de plus en plus, sur moi, une action déprimante. Le froid ne me rétracte pas seulement physiquement. Il engourdit et paralyse et gangrène toutes mes facultés.

Je crois qu'on va enfin rééditer *Quand vient la fin*. Mieux vaut tard que jamais, comme dit l'imbécile du coin.

Et je vais bien voir, ces jours-ci, si *Combat* me parvient...

Affectueusement à vous

R. Guérin

55. CALET

COMBAT

DE LA RÉSTANCE À LA RÉVOLUTION

100, Rue Réaumur. – PARIS

Tél. : Gut. 80-60

Reçue le 26-3-45

23.III.45

Mon cher ami,

J'ai fait le nécessaire auprès des services et j'espère que vous recevez maintenant le journal. Vous n'y trouverez rien de moi car j'ai pris quelque vacance. Il m'a fallu corriger les épreuves du *Bouquet* : un gros travail. De plus, Pia n'arrive même plus à caser les informations essentielles dans un journal si petit.

Oui, Camus va mieux. J'ai toujours plus de sympathie pour lui.

Hirsch a vieilli. La ressemblance avec Dullin¹ s'est encore plus accusée. Ressemblance physique seulement.

Le Bouquet ne se vendra pas 120 frs ; Hirsch m'avait mal informé. Le prix oscillera entre 60 et 80 frs. 300 pages, format habituel et non pas celui d'*Aurélien*. La parution est reportée en mai, à la suite de la grève qui vient de prendre fin².

¹ Charles Dullin (1885-1949). Grand acteur et metteur en scène de théâtre, directeur du théâtre de l'Atelier, il tint quelques rôles saisissants au cinéma dans *Les Misérables*, de Raymond Bernard, ou *Quai des Orfèvres*, d'Henri Georges Clouzot.

² L'ouvrage fut mis en vente à la mi-juin, au prix de 120 francs.

Marc Bernard vient de rentrer à Paris. Il doit tenir la chronique dramatique d'un nouveau quotidien (!) : *Le Pays*³ (organe officieux).

Que deviennent les textes que vous avez remis aux *Lettres [françaises]*? Je sais qu'ils ne manquent pas de copie.

Je viens de recevoir le n° 1 de *Confluences* (rédacteur en chef : René Bertelé). *Fontaine* (M.-P. Fouchet) doit sortir dans quelques jours. *La Nef* (Amrouche⁴) a paru. Voilà des nouvelles littéraires.

Avez-vous envoyé *L'Apprenti* à Paris? Jean Paulhan est très fatigué. On n'arrive pas à le voir. Ces jours-ci, il a dû s'aliter.

Nous n'oublions pas votre invitation. Si nous quittons Paris, ce sera pour aller vous voir.

À vous très cordialement.

Calet

³ Quotidien dirigé par Pierre de Chevigné, paru du 24 avril 1945 au 31 mars 1948.

⁴ Jean Amrouche, poète berbère d'origine kabyle, né en Algérie (1906-1962), fut le fondateur de la revue *L'Arche*, en 1945, et non celui de *La Nef*, également créée à Alger par Lucie Faure et Robert Aron, en 1944.

Mon Cher Ami, oui, je reçois maintenant *Combat*. C'est très gentil à vous de vous en être occupé. Je vous remercie infiniment.

Content de tout ce que vous me dites de vous. Je crois que *Le Bouquet* sera un beau et mérité succès. Votre femme doit être heureuse pour vous. Et fière. Puisque je ne trouve plus votre signature dans *Combat*, j'aurais au moins en relisant bientôt *Le Bouquet* le plaisir de passer des moments agréables avec vous.

Vous me demandez ce que je deviens. Pas grand-chose de bon. J'ai retiré les textes que j'avais confiés aux *L.F.* – La réédition de mon malheureux *Quand vient* est formellement décidée mais toujours repoussée par G. G¹. pour des motifs plus ou moins valables. Il se plaint du manque de papier. Mais les éventaires des libraires sont partout encombrés par des piles impressionnantes de bouquins sortis par des maisons d'édition dont on n'a jamais entendu parler, écrits par des gens dont on n'a jamais vu le nom. On se croirait aux beaux temps de l'inflation littéraire, vers les années 30. Il y a donc bien du papier!

Voici 15 mois que je suis libéré. Voici 15 mois que cette réédition est décidée. Voici 15 mois que je lutte contre l'oubli, contre l'indifférence, contre l'injustice des uns et des autres. Je croyais que la valeur de *Quand vient* (clamée pourtant aux 4 vents par tout un chacun), que ma longue captivité me vaudraient un minimum de considération... Il me semble que pendant tous ces mois j'ai tenu tête à

¹ Dans cette *Correspondance*, «G. G.» désigne toujours Gaston Gallimard.

l'adversité avec un certain courage. Mais maintenant je suis à bout. Je baisse les bras. Je laisse tomber. Si G. G. ne veut rien faire, qu'il aille se faire foutre. Ce n'est pas moi qui me traînerai à ses pieds pour obtenir ce peu que j'estime m'être dû.

Vous voyez si je suis dans des dispositions favorables à la création littéraire ! Je ne fais rien depuis un mois. Et cela menace de durer. Je me suis débarrassé des 600 pages de *L'Apprenti*. C'est Arland qui l'a entre les mains. Ouf !... Je n'ai aucun courage pour entreprendre quoi que ce soit, malgré tous les manuscrits, déjà écrits de premier jet, qui m'attendent. Je n'aspire qu'à la solitude, qu'au silence le plus complet. Cette simple lettre, même à un ami si cher que vous, m'est une corvée. Je sens venir le jour où je ne répondrai plus à personne. Où je me terrerai complètement.

J'ai beau faire, je ne me suis pas réadapté. La captivité, je m'en rends compte aujourd'hui, a sapé ma vitalité. Je suis un vaincu, un raté. Si je n'avais ma femme auprès de moi, dont la vigilance m'aide à vivre, je ne sais ce que je deviendrais. Je me fais l'effet d'un revenant, d'un fantôme. Je n'ai plus ma place dans ce monde étouffant et fascisé. À quoi bon s'acharner sur des illusions ? C'est dans l'acceptation de cette léthargie que je trouverai peut-être un peu de paix. Je veux l'imaginer.

Pardonnez-moi ce dernier éclat. C'est la dernière fois que je sors de mes gonds. J'ai compris ! Et je me tais.

Mais croyez-moi votre ami toujours affectueux.

R. Guérin